HOURS (Bernard), *Jean-Baptiste de La Salle. Un mystique en action. Biographie*

Paris, Éd. Salvator, 2019, 668 p.

Anne-Marie Chartier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/5923>

DOI : [10.4000/histoire-education.5923](https://doi.org/10.4000/histoire-education.5923)

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020

Pagination : 261-266

ISBN : 979-10-362-0416-6

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Anne-Marie Chartier, « HOURS (Bernard), *Jean-Baptiste de La Salle. Un mystique en action. Biographie* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 154 | 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 03 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/5923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.5923>

Ce document a été généré automatiquement le 3 janvier 2023.

Tous droits réservés

HOURS (Bernard), *Jean-Baptiste de La Salle. Un mystique en action. Biographie*

Paris, Éd. Salvator, 2019, 668 p.

Anne-Marie Chartier

RÉFÉRENCE

HOURS (Bernard), *Jean-Baptiste de La Salle. Un mystique en action. Biographie*, Paris, Éd. Salvator, 2019, 668 p.

- 1 Jean-Baptiste de La Salle est mort le 7 avril 1719. Si l'imposante biographie de Bernard Hours est sortie à temps pour l'anniversaire, c'est, nous dit-il d'emblée, parce qu'il a répondu à une commande de l'Institut. On ouvre donc le livre avec curiosité, sachant que les Frères ont peu ou prou « contrôlé » toutes les vies du saint parues depuis le XVIII^e siècle, construisant une vulgate qui a nourri autant l'histoire religieuse (canonisation en 1900) que l'histoire de l'éducation.
- 2 En effet, rappelons que La Salle est un des « grands pédagogues » les plus célébrés par la Troisième République. Compayré (*Histoire de la Pédagogie*, 1886) fait de lui le pionnier des écoles normales (un noviciat couplé à une école d'application), de l'enseignement gratuit et simultané, des ABC français, de l'enseignement professionnel, bref, du « premier effort suivi de l'Église catholique pour organiser l'enseignement du peuple ». Dans le *Dictionnaire de pédagogie* de F. Buisson, La Salle occupe dix-neuf colonnes, les Frères, douze (loin devant Rousseau, douze, Comenius, treize, ou Érasme, dix-sept). Le très catholique Eugène Rendu en fait aussi l'initiateur des écoles primaires supérieures, des formations techniques (géométrie, dessin, comptabilité, langues vivantes, géographie, océanographie, architecture, etc.) et voit le bien-fondé de sa pédagogie à l'envolée de l'institution : à sa mort en 1719, 123 classes, 281 frères, 9 600 élèves ; en 1789, 116 maisons, 800 frères, 36 000 élèves ; en 1880, 2 157 maisons, 12 000 frères (qui s'exileront après 1905), 355 700 élèves. Pour Buisson, La Salle a mis en place deux des piliers de l'école publique : l'alphabétisation en français, sans recourir à l'ABC latin

(recruter des maîtres parmi d'anciens élèves oblige à inventer une excellence pédagogique hors des humanités); et en offrant la gratuité aux fils d'artisans et boutiquiers, il a fait de l'école des pauvres une école du peuple, celle de la mixité sociale urbaine.

- 3 La vulgate républicaine isolait soigneusement la pédagogie de sa finalité religieuse. Pourtant, tous ces auteurs avaient puisé dans *La vie de Monsieur Jean-Baptiste de La Salle, Instituteur des Frères des Écoles chrétiennes*, écrit en 1733 par le chanoine Blain qui fut son contemporain. Celui-ci soulignait *ad nauseam* les vertus du futur saint (ascétisme, abnégation, piété, persévérance, humilité, foi inébranlable dans la Providence), mais restait très flou sur l'origine des embûches dressées sur sa route. Pourquoi tant de protecteurs défaillants ? Pourquoi ces déménagements incessants, ces procès en justice, ces démêlés avec les autorités ecclésiastiques ? Que penser des crises à répétition dans la communauté des premiers Frères, qui hésitent, renoncent, trahissent, abandonnent ou meurent d'épuisement ? Comment comprendre qu'à la mort de La Salle, l'Institut ne soit toujours pas « officialisé », faute de lettres patentes ?
- 4 La biographie de Bernard Hours n'occulte rien de ces deux traditions apologétiques. Sans s'engager sur le devenir des Frères après 1719, il nous fait suivre la vie du Fondateur en dix étapes aux titres évocateurs : (I) *La fabrique d'une vocation* commence à Reims (1651) où, après les années d'études, s'effectuent (II) *Les conversions de Jean-Baptiste de La Salle* à l'éducation et à la pauvreté. C'est là qu'il s'engage, de façon largement improvisée, (III) *Vers l'institut des Frères des Écoles Chrétiennes*. La communauté se rode à Reims, mais ouvre en 1682 des écoles hors du diocèse. Puis c'est la plongée dans les tribulations parisiennes (1690). Durant quinze années d'épreuve, de déconvenue et de résistance, (IV) *L'Institut dans le creuset parisien* accouche au forceps des Règles sur lesquelles il ira (V) *Vers de nouveaux horizons*, alternant réussites et échecs, s'accommodant d'une (VI) *Gouvernance entre charisme et institution*. Dans cette navigation à l'estime (VII) *Entre adversité et incertitude*, l'institut affronte les obstacles du dehors (L'énigme de l'adversaire : 1702-1703) mais aussi du dedans (La crise de gouvernance de 1712-1714). L'itinéraire s'achève par (VIII) *Les deux séjours dans le Midi* (1711 et 1712-13) sur lesquels la rareté des sources a fait proliférer les légendes. Enfin, deux chapitres thématiques récapitulent les héritages. (IX) *Le Modèle pédagogique lasallien entre synthèse et innovation* liste les institutions qui ont pu servir d'exemples, puis résume et contextualise les écrits. Même travail sur les sources d'inspiration religieuse dans (X) *Jean-Baptiste Maître spirituel*. Relisant les hagiographies rédigées en vue des procès en canonisation, cette « biographie critique » donne une superbe et subtile leçon de méthode. Sans cacher sa dette à l'égard de ses devanciers dont il expose les motifs d'écriture, les limites documentaires, les erreurs factuelles, les suppositions impossibles, les affirmations improbables et surtout les silences prudents, Bernard Hours ne cesse de déconstruire les « prédictions rétrospectives », grâce auxquelles ceux qui savent la suite de l'histoire ont bâti avec candeur et/ou habileté les légendes dorées et les vies édifiantes, qu'elles soient de « grands saints » ou de « grands pédagogues ».
- 5 Car les sources ont changé. En sus de tout ce que les thèses de Georges Rigault (1937), puis du frère Yves Poutet (1965) ont mis à jour, Bernard Hours tire grand profit des archives champenoises inventoriées pendant trente ans par Louis-Marie Aroz. Tous les actes enregistrés disponibles sur la famille La Salle et ses alliés ont été publiés dans les *Cahiers Lasalliens* : inscriptions et résultats scolaires, contrats de mariage, clauses des

testaments et des tutelles, achats de maison ou de terre, ventes du patrimoine, partages des rentes avec ses frères et sœurs – jusqu'à sa mort, Jean-Baptiste se rend chez le notaire. On a ainsi un calendrier précis de sa jeunesse : fils aîné d'une famille fortunée, né en 1651 ; études à Reims ; charge de chanoine héritée à 16 ans ; séjour au séminaire de Saint-Sulpice à Paris ; mort de la mère, puis du père ; retour à Reims pour assumer la tutelle de ses frères ; reprise des études jusqu'à la thèse ; prêtrise ; en 1679, rencontre de M. Nyel venu de Rouen à Reims pour y essaimer ses écoles pour enfants pauvres et qui révèle à La Salle sa « vocation ». Les actes des procès intentés par La Salle ou contre lui font suivre les démêlés en justice qui accompagnent la tumultueuse mise en place de la communauté des Frères à Paris. On peut dater des baux de location, des actes d'achat de maisons ou des legs faits aux Frères pour les loger et y tenir école. Les propriétés (Saint-Yon devient la maison-mère et le centre de formation) donnent « pignon sur rue » à une communauté encore sans existence légale, ce qui ne semble pas gêner les notaires et donateurs. Enfin, il y a la correspondance. Surabondante malgré les pertes, elle donne le réseau des destinataires et les dates des sollicitations, directives, hésitations, changements de décision. Bref, tous ces « actes de papier » ouvrent des perspectives peu rectilignes, bien plus intéressantes que les récits de miracles. Contentons-nous d'en pointer quelques-unes.

- 6 Premier point, la pauvreté. Les archives donnent une assise prosaïque à la conversion spirituelle qui a lieu entre les étés 1683 et 1684. Selon « le chœur unanime de ses hagiographes », La Salle renonce à la prébende de son canonicat, distribue tous ses biens en aumônes pour se faire pauvre parmi les pauvres, aussi pauvre que ses Frères qui ne possèdent rien. Bernard Hours estime qu'avec les 200 livres de rentes qu'il a conservées et ses divers capitaux placés, « Jean-Baptiste a réduit par six ou sept ses revenus annuels pour les ramener à celui d'un simple prêtre en charge d'une cure très ordinaire. [...] Il ne partage donc pas vraiment la condition de la plupart des hommes qui vont le rejoindre dans l'Institut naissant et qui ne possèdent rien. Mais au quotidien, il partage leur vie simple et rudimentaire. Il a aussi les moyens de contribuer au financement, mais pour une petite part seulement, du développement des écoles » (p. 136). De quoi s'interroger sur le sens de la pauvreté pour un dévot du XVII^e siècle, pris entre « le passé médiéval et l'efficacité mercantiliste moderne », ambivalence qui « conforte le conservatisme social dont les dévots sont porteurs : la société a besoin de pauvres qui soient à leur place » et de riches à la leur. Mais voilà, « Jean-Baptiste n'est pas resté à sa place ».
- 7 Autre point, l'ouverture des écoles. Dans les premières expériences parisiennes, le problème n'est pas la pédagogie ou la langue des ABC, mais l'autorité de tutelle : qui est responsable de l'engagement et de l'entretien des Frères ? La Salle ? C'est lui qui choisit et fait venir de Reims les premiers Frères chargés des classes autour de Saint-Sulpice, mais il n'a « aucun titre » à le faire, puisqu'il n'est pas le père supérieur d'une congrégation reconnue. Est-ce le curé de Saint-Sulpice qui a fait appel à lui ? Ou le grand chantre de Notre-Dame, qui gère toutes les écoles de Paris ? Si c'est le cas, les Frères seraient, comme les maîtres des écoles paroissiales, des « individus » recrutés à titre personnel, non une « communauté » (les procès les citent par leur nom de famille, non par leur prénom religieux). J.-B. de La Salle a sur eux un pouvoir *de facto*, alors qu'il n'est rien *de jure*. D'où ces réactions hostiles et citations en justice, tant du côté des tutelles ecclésiales dont il court-circuite l'autorité, que du côté des maîtres-écrivains opposés à l'installation de concurrents gratuits. C'est plutôt « l'autorité » dont La Salle se sent détenteur qui étonne : qu'est-ce qui soutient sa ligne de conduite quand il

installe ses Frères (en toute connaissance de cause) en dehors des us et coutumes paroissiales ?

- 8 Troisième point, la genèse d'une règle. Certes, le besoin d'écoles est criant, mais les expériences et échecs (nombreux) conduisent à préciser les conditions d'acceptation : il faut que les Frères soient assurés du vivre et du couvert, donc rémunérés et logés (mais que ce soit par des bienfaiteurs locaux, un protecteur princier, la compagnie du Saint-Sacrement, l'évêque, la municipalité, peu importe) ; qu'ils n'aient d'autre charge que leur enseignement (sans surveillance d'internat comme à Rouen, ni servitudes de sacristie auprès du curé comme dans les villages) ; que les classes durent toute la journée (pas de travail des enfants en atelier, comme rue Princesse à Paris) ; que les Frères puissent suivre les règles de la *Conduite des Ecoles* (élaborée autour de 1700, publiée en 1720) « afin que tout fût uniforme dans toutes les écoles et dans tous les lieux où il y a des Frères de cet Institut, et que les pratiques y fussent toujours les mêmes », ce qui va faciliter circulations et remplacements sans nuire à la stabilité des classes. Rodé dans l'expérience, le projet assume ses écarts aux normes habituelles. S'il est intransigeant sur les principes (de l'institution), il n'interdit pas de gérer souplement les cas particuliers (des élèves). Est-ce ce pour cela que La Salle est si lent à demander les « lettres patentes » qui fixeraient définitivement la règle de l'Institut ? Cette imprudence politique (que l'hagiographie nomme « foi dans la Providence ») met plusieurs fois l'Institut en grave péril (crises entre 1712 et 1714 et après sa mort).
- 9 Dernier point, central, la vie en communauté : non reconnue, elle est longtemps quasi-secrète, fragile, refusant d'exiger des vœux (ce qui règle des abandons sans drame, sinon sans déchirement). C'est pourtant, en dehors des temps de classe, une vie réglée comme au couvent, avec l'apprentissage du silence et de la retenue, les prières collectives, l'oraison silencieuse du matin et du soir, les temps de retraites. Quels sont les volontaires attirés par cette ascèse ? Dans les premiers temps, La Salle scandalise, non pour avoir renoncé à sa fortune (il la lègue à ses frères), mais par sa décision de vivre avec des jeunes gens sans règles ni éducation : « Naturellement, je mettais au-dessous de mon valet ceux que j'étais obligé, surtout dans les commencements, d'employer aux écoles ; la seule pensée qu'il aurait fallu vivre avec eux m'eût été insupportable » (p. 122). Comment peut-il imaginer que des Frères, « tous laïques, sans étude et d'un esprit au plus médiocre » (selon ses termes), pourraient constituer une communauté capable de se gouverner elle-même et de conduire des écoles en toute autonomie, hors du pouvoir des évêques, des injonctions des curés ou des inspections des dévots donateurs ? Scandale durable : alors qu'il s'est démis de la direction de la communauté, il revient à sa tête en 1714 par obéissance : « Nous vous prions très humblement et vous ordonnons, au nom et de la part du corps de la Société, auquel vous avez promis obéissance, de prendre incessamment soin du gouvernement général de notre Société » (p. 424). Comment pouvait-il accepter, écrit le chanoine Blain, de recevoir un ordre « *de ses inférieurs, de ses enfants, de simples Frères, lui supérieur, père, prêtre, Instituteur* » ?
- 10 De fait, toutes les vicissitudes des années de fondation montrent que, tout en se tenant à l'écart des querelles politico-religieuses du temps (jansénisme vs quietisme), il ne s'est jamais départi de « l'autorité naturelle » que lui donnaient ses origines sociales (il active son réseau de relations aristocratiques, bourgeoises, cléricales), sa position ecclésiastique (tout le monde sait qu'il est docteur en théologie) et sa fonction sacerdotale (il est le célébrant des retraites et souvent le confesseur des Frères). D'où le

nœud de conflits et rivalités avec la hiérarchie catholique (« l'adversaire » que Blain n'ose nommer, mais que démasque Bernard Hours) et de tensions contradictoires à l'intérieur de l'Institut (comment être à la fois obéissants et autonomes ?). À leurs anciens élèves, les Frères proposaient la sécurité d'une formation, d'un métier, d'un statut, d'une vie collective : une offre d'un grand réalisme social. Mais ce qui mobilisait les vocations (bien des clercs et laïcs instruits s'y engagèrent), c'est que la croyance en « l'éminente dignité des pauvres » (pour citer Bossuet) englobait aussi leurs instituteurs. Elle faisait des Frères « les anges gardiens » de ces enfants qui auraient été privés sans eux d'éducation chrétienne. Pour La Salle, le métier de maître d'école, répétitif, ingrat, fatigant, réputé si peu enviable, n'était pas une voie de mortification personnelle, mais une voie glorieuse dans l'économie du salut du peuple, qui hissait les Frères au rang des missionnaires partis vers les Indes ou la Chine. D'où le titre : « J.-B. de La Salle, mystique en action ». On comprend que cette « foi dans le peuple » et dans ses « instituteurs » ait pu irriguer l'adhésion de bien des Frères à la Révolution, ou nourrir la ferveur des fondateurs de l'école républicaine.